

« Présentation »

Bernard Beugnot et Jean-Claude Guédon

Études françaises, vol. 19, n° 2, 1983, p. 3-7.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036789ar>

DOI: 10.7202/036789ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PRÉSENTATION

Le Code Civil, les volumes de jurisprudence, c'est de la littérature. C'est une production littéraire phénoménale. Et les traités scientifiques du XVII^e siècle. Aujourd'hui, on peut les considérer comme tels et les analyser d'un point de vue esthétique. Je pense la même chose des traités scientifiques contemporains même si cela peut choquer les physiciens nucléaires. Car dans deux siècles ils auront la même valeur que deux du XVII^e siècle actuellement... Je trouve qu'un traité scientifique pourrait être intégré à la limite à un inventaire littéraire d'un siècle, de même que la jurisprudence et une bonne partie des actes notariés.

HUBERT AQUIN, dans *Voix et images*,
septembre 1975

L'étude de la littérature s'est, au cours des dernières décennies, détournée de l'histoire littéraire conçue comme histoire des idées, des genres ou des thèmes pour aborder le texte littéraire avec des concepts empruntés à la linguistique et à la sémiotique. Cette évolution, tant dans les objets et les méthodes que dans le champ littéraire en général, a conduit à une formalisation croissante et, par voie de conséquence, à une plus haute technicité. Le texte littéraire s'est vu investi par un appareil toujours plus formidable, emprunté à diverses sciences humaines et dont la raison d'être se justifie par la recherche de la rigueur, de l'exactitude, bref de la scientificité de la critique. Le texte de

Martine Léonard analyse certains aspects de cette volonté de rigueur scientifique qui ne semble plus pouvoir être dissociée de l'entreprise critique.

L'étude de la science ou plutôt des sciences a emprunté des voies très différentes. Le langage scientifique était devenu pratiquement invisible depuis l'époque où les premiers acteurs de la Société royale de Londres rejetaient le style maniéré et ampoulé de l'époque edwardienne.

Les hommes de science se sont donc mis à écrire selon des règles strictes, mais rarement explicitées. Ainsi en privilégiant seulement quelques formes rhétoriques, les textes scientifiques ont en un sens occulté l'existence d'autres formes et, du même coup, réussi à faire passer l'écriture scientifique pour une écriture quasiment naturelle. Clarté, simplicité, absence d'ambiguïté et d'autres caractéristiques encore, au lieu de définir une façon d'écrire parmi d'autres, sont devenues les références obligées, c'est-à-dire les normes de l'écriture scientifique en général. Suivre ces critères n'est pas nécessairement faire de la science, mais les méconnaître, c'est échapper à une démarche scientifique.

C'est pourquoi, pris au piège de cette prétendue transparence, les historiens, sociologues et philosophes des sciences sont longtemps passés à côté du texte scientifique. Les philosophes s'en sont approchés par le biais de l'examen de la validité des énoncés de la science, mais l'idée même de validité montre bien que ces textes étaient jugés à l'aune d'une logique qui, par définition, leur était extérieure. De même, les historiens des sciences, comme Koyré, ont cherché à commenter les textes scientifiques, mais ils l'ont fait en s'appuyant sur les types de questionnements que renfermaient ces textes, et les types de réponse qui étaient produits ensuite. En traitant la suite des textes scientifiques comme un interminable dialogue socratique où chaque acteur serait successivement, parfois simultanément, le maître et l'élève, Koyré avait des perspectives d'analyses qui se sont avérées très fécondes, mais il occultait, ce faisant, la matière textuelle elle-même.

Chez d'autres historiens des sciences, le texte devenait lieu neutre où l'on rencontre des concepts, des théories, des instruments, des méthodes, voire des reflets, transcriptions ou traductions d'événements institutionnels, culturels ou non, plus largement sociaux. Mais le texte n'était à tout cela que ce qu'est le tube à essais de la chimie : un vaisseau indifférent, permettant de circonscrire la réaction dans l'espace sans l'affecter.

Bien sûr, la division entre science et littérature qui constitue l'un des traits marquants du modernisme occidental, au moins depuis le XVIII^e siècle ou depuis que ces activités, avec Bacon, se sont éloignées dans un divorce devenu signe de leur histoire, ne fut jamais absolue. En fait, et pour nous limiter au vingtième siècle, le rapport science et littérature a été l'objet de nombreuses enquêtes et études. Aux États-Unis, en particulier, l'école de A.O. Lovejoy, abrita les premiers travaux de Marjorie Nicolson sur les idées scientifiques en littérature. De nos jours, G.S. Rousseau poursuit encore cette problématique. Du côté français, la tradition de l'histoire littéraire avait donné des résultats un peu analogues : dès 1901, R. Fath écrivait son *Influence de la science sur la littérature dans la seconde moitié du XIX^e siècle* tandis que C.A. Fusil publiait en 1917 *la Poésie scientifique de 1750 à nos jours* et, en 1938, Albert-Marie Schmidt *la Poésie scientifique en France au XVI^e siècle*. Les livres de J. Ehrard (1963) et de B. Tocanne (1978) sur l'idée de nature aux XVII^e et XVIII^e siècles, dus à la plume de littéraires, prennent place encore à ce carrefour incertain de l'histoire littéraire, de l'histoire des idées et de l'histoire de l'imagination. Plus tard, cette sorte d'histoire des idées à la française s'est trouvée transformée par l'œuvre de Bachelard et Hélène Tuzot en a rassemblé les conséquences dans une grosse étude intitulée *le Cosmos et l'imagination*, ce cosmos fait de la quintessence délaissée par Bachelard dans ses études fameuses sur les quatre éléments.

Cela dit, le texte scientifique échappait toujours aux chercheurs jusqu'à une date récente et, curieusement, il semble bien que ce soit les sociologues qui nous aient appris à regarder le texte scientifique de près. Pourtant, ils semblaient très mal placés par rapport à leurs collègues philosophes ou historiens puisqu'ils avaient même fait l'impasse sur le contenu de la science après l'avènement du fonctionnalisme de R.K. Merton. Mais, ruse de l'histoire, le succès même de Merton entraîna une série de critiques qui, entre autres directions, amenèrent un certain nombre de chercheurs vers les laboratoires où ils s'ingénierent à découvrir comment se faisaient et surtout se négociaient les énoncés scientifiques tels qu'ils nous apparaissent dans toute leur objective froideur au niveau de l'imprimé. C'est dans ce contexte que la production et l'acceptation d'un fait apparaît non plus comme le résultat d'une bonne méthode et d'elle seule, mais comme le produit d'une rhétorique, c'est-à-dire d'un art de convaincre. Instruments, citations et ainsi de suite ne sont plus les piliers objectifs du grand édifice scientifique, mais marquent plutôt des stratégies, des luttes, des rapports de force entre acteurs qui ne

disposent pas tous des mêmes moyens, des mêmes ressources et où certains dominent et d'autres sont dominés. Bruno Latour a brillamment exploré certains aspects de la vie du laboratoire et, dans ce numéro d'*Études françaises*, il arrache le masque d'une certaine technicité objective et distante pour nous rendre le bruit et la fureur qui la fondent.

Ici, il n'était pas question d'envisager déjà une série d'états de questions sur le texte scientifique. Les efforts accomplis actuellement sont encore trop dispersés et rares pour permettre une réelle structuration de ce champ de recherche. Une indication de cette situation peut être trouvée dans le fait que la plupart des auteurs, n'appartiennent pas professionnellement à l'une des trois grandes disciplines qui, jusqu'ici, se sont partagé les dépouilles de la science — l'histoire, la sociologie ou la philosophie. Au contraire, nous avons ici des explorateurs qui situés en linguistique, en science ou en littérature, ont pris conscience des leçons qui peuvent être extraites du texte scientifique.

Ainsi, en suivant la métaphore du télescope de Galilée à Freud, Tim Reiss cherche à démontrer que la physique galiléenne et la psychanalyse sont comme les deux bords d'une même configuration de discours qu'il nomme analytico-référentiel. Du même coup, la psychanalyse peut être lue comme l'aboutissement extrême de ce type de discours et les limites auxquelles elle se heurte sont peut-être bien les limites de cette forme discursive qui, comme d'autres avant elle, n'aura qu'un temps. Heinz Weinmann, pour sa part, ne peut pas entendre directement la violence qui fonde l'activité scientifique, mais par une méticuleuse analyse étymologique, il nous rappelle qu'exactitude et précision renvoient à des pratiques coercitives ou sanglantes dont l'une des voies de passage se situe entre la boucherie et l'anatomie.

Quant à Pierre Laszlo, il se situe sur un terrain — un poème alchimique — tel que la distinction science et littérature n'a pas encore grand sens, ni, du même coup, l'application de méthodes particulières pour aborder l'un ou l'autre domaine. Ce faisant, il repose la problématique de cette petite collection non plus sous la forme d'un mouvement croisé, mais sous celle d'un dialogue constant où la critique littéraire et les spécialistes de la science pourraient collaborer également et complémentirement. Jouant parfaitement le jeu que nous avons proposé à nos collaborateurs, il tente de montrer ce que pourrait être la critique d'un texte à prétention scientifique.

Dans une perspective voisine, à partir cette fois du discours sur le nervosisme qu'élabore la science médicale du XIX^e siècle et de l'utilisation qu'en fait J.K. Huysmans dans *À rebours*, Françoise Gaillard met en évidence à la fois le modèle rhétorique et narratologique qui sert de médiation entre la science et son objet, et, en retour, les incidences de l'emprunt médical sur l'écriture romanesque elle-même.

Telle était bien l'intention de ce numéro sur «le texte scientifique» : moins fixer un objet dans une grille générique ou la mouvance diachronique de ses métamorphoses qu'interroger les frontières habituelles et, par ce brouillage, inviter à une réflexion critique.

B.B.
J.-Cl.G.